

## Sa vie, elle l'écrivit

Son pays premier se trouvait dans son cœur et dans sa mémoire. Elle le chérissait, désirant le garder pour toujours. C'était un travail sans relâche pour lequel elle devait se replonger dans ses souvenirs, leur rendre leur réalité afin de préserver l'infinie valeur qu'elle leur donnait.

Ceux qu'elle préférait étaient plus vieux, les plus flous, les plus mystérieux. Elle pouvait les réinventer, les mélanger, les embellir en gardant toujours au centre le vrai, l'essentiel. L'autre jour, elle avait simplement repensé en sentant ses hortensias à un jour de l'été de ses douze ans. Une journée ordinaire que sa mémoire avait décidé de garder enfouie et qui ressortait sans prévenir, redonnant à cette femme âgée un sourire qui déborde de l'enfance et les yeux qui voient plus loin que ce qu'il se passe autour d'eux. Elle avait alors revu la tenue qu'elle portait ce jour-là ; une robe plus belle que celle de sa sœur, des souliers verts qu'elle détestait, mais que sa mère aimait plus que la raison ; elle ne possédait que ceux-là de toute façon. Il faisait une chaleur plaisante, une chaleur d'amour et de joie, celle qu'on apprécie à plusieurs. Sa famille semblait parfaite, son frère, sa sœur, son père, sa mère, tous s'aimaient assez pour savoir se disputer sans raison. Ils avaient mangé leur repas dans la vaisselle de sa grand-mère, Maman avait mis une jolie nappe bleu ciel et l'air sentait bon. C'était samedi. Toute cette journée lui semblait maintenant un rêve d'une nuit lointaine.

Elle aurait voulu n'avoir que ce genre de rêves, mais d'autres, beaucoup plus clairs, lui revenaient trop souvent. Ils la blessaient encore, tranchants, ils avaient tant abîmé son cœur. Elle avait dû accepter, pardonner, mais parfois elle devait recommencer et c'était toujours long. Ces nombreux souvenirs n'étaient arrivés que pour une seule raison : elle s'appelait Déborah, d'origine juive. Enfant, elle n'avait rien compris, adulte elle ne voulait rien comprendre et maintenant elle voulait oublier. Oublier la haine, oublier l'injustice, oublier la faim, oublier le froid, oublier la cruauté, oublier la détresse, oublier les larmes qui ne viennent plus quand on a trop pleuré, c'était impossible. Tous ces sentiments étaient les barreaux d'une prison qui l'empêchait parfois encore de respirer.

Mais au fin fond de ces cauchemars s'était glissé contre toute attente, un rêve, son trésor ; l'amour. Son histoire était unique même si son commencement était identique à tant d'autres. En juin, toute sa famille monta dans un train, un horrible train dont tous les passagers avaient envie de vomir. Elle avait vomi, sa

sœur aussi. Leur mère inébranlable leur chuchotait des secrets merveilleux. Si seulement elle y avait cru. Elle n'y avait pas cru, mais elle n'avait pas non plus imaginé à quel point les mots de sa mère étaient loin de la réalité ; ils ne parlaient pas en voyage pour le pays des lumières, les hommes en uniforme n'étaient pas leurs gardes du corps et leur père n'allait pas revenir très vite pour leur apporter des soufganyot<sup>1</sup>. En vérité, ils parlaient pour l'enfer avec des gardes du corps nazis très peu attentionnés et leur père s'était fait abattre en refusant d'enlever sa kippa.

La noirceur du train, l'odeur insoutenable, le froid cruel n'était rien en comparaison avec les regards de ses prisonniers. Cela non plus, elle ne pourrait jamais l'oublier, surtout celui d'une femme qui était accroupie devant elle. Ses yeux bruns, fiers, n'avaient plus le courage d'arrêter de pleurer, sa bouche répétait en boucle des mots qu'elle seule pouvait comprendre, les boucles noires de ces somptueux cheveux encadraient un visage trop pâle, toute sa personne respirait la mort, elle dont la beauté était si vivante. On ne se connaissait pas, mais le malheur unissait les victimes, aucun sourire n'était échangé, on se parlait des yeux posant toujours la même question ; pourquoi ? Personne n'avait la réponse parce qu'en vrai elle n'existe pas.

Le voyage, interminable faisait croître l'angoisse et la peur. Déborah tenait dans sa main les doigts de sa petite sœur Anya. Toutes deux savaient maintenant que les moqueries de l'école envers la petite étoile jaune sur leur manteau s'étaient transformées en ce terrible voyage et que plus jamais elles ne reverraient leur père. Leur frère leur avait tout expliqué, en prenant sa voix grave reçue depuis peu. Avant cette voix faisait beaucoup rire les deux sœurs, leur frère aussi, mais maintenant elles avaient l'impression que le rire et la joie faisaient partie d'un autre monde.

Le train arriva et certains crurent que c'était une bonne nouvelle. Il n'en était rien, s'ils avaient su ce qui les attendait, ses passagers auraient certainement voulu ne jamais en sortir. Mais il valait mieux ne rien savoir, savourer l'air enfin respirable en espérant que le cauchemar était fini, que maman allait faire le bisou qui résout tout et qu'on pourrait se rendormir aussitôt. Un homme en uniforme prit la main de Déborah, elle n'avait jamais vu un homme si laid. Si quelqu'un s'était permis une chose pareille auparavant, elle se serait battue comme le lui avait appris son frère et l'individu aurait sûrement perdu la moitié de sa dentition

---

<sup>1</sup> Pâtisserie juive

ainsi que l'usage de la parole. Mais cette fois-ci, un sentiment tout neuf l'empêchait de réagir : la peur, la vraie. Cette peur lui tordait le ventre, l'obligeant à adopter un comportement de totale soumission. Il l'emmena loin de sa mère et de sa sœur, mais à son grand soulagement son frère les suivait de près, un autre homme lui tenait les deux mains, le connaissant elle savait qu'il s'était débattu.

Après deux heures de marche, l'homme lui lâcha enfin la main devant l'endroit qui était désormais son chez-elle. C'était crasseux, épouvantable et elle dut se boucher le nez pour entrer dans ce lieu tant l'odeur agressait ses narines. Mais elles s'y habituèrent, comme son estomac s'habitua à avoir constamment faim, comme ses mains s'habituaient à travailler sans relâche, comme ses pieds s'habituaient à être nus, blessés, comme sa peau s'habitua au froid et au chaud, comme ses oreilles s'habituaient aux ordres continus, seuls ses yeux ne s'habituaient jamais à voir autant de misère et de souffrance, à voir des humains qui ne l'étaient plus.

Quelques jours après son installation, son frère réussit à venir la voir. Il n'avait bien sûr pas ce droit, car les familles étaient le plus souvent séparées. Mais le jeune garçon, trop brave, trop courageux ne pouvait pas laisser sa sœur seule ou peut-être se laisser lui-même seul. Ils se serrèrent, parlèrent peu ; le temps était compté. Tous deux, sachant que ce genre de moments pouvaient les faire survivre, décidèrent de les faire exister chaque semaine. Mais il fallait être invisible, prendre d'innombrables précautions, devenir plus intelligents que tous. Leurs vies n'avaient que ce but, alors ils y parvenaient toujours.

Ils n'avaient aucune nouvelle du reste de leur famille. Étaient-ils vivants ? Déborah en était certaine, elle savait que la force de sa mère l'avait gardée en vie et pensait que sa petite sœur en avait hérité. Son frère, lui, n'avait aucun espoir, ne pas les avoir vues depuis plusieurs mois lui semblait trop étrange pour qu'elles soient encore en vie. Il aurait voulu avoir l'espoir de Déborah, mais il n'y parvenait pas.

Une année passa, puis deux. Déborah était maintenant âgée de quinze ans et son frère en avait seize. Toujours très proches, leur but était désormais de fuir. Tous les instants qu'ils passaient ensemble étaient réservés à cet espoir, chacun savait que c'était impossible, mais qu'ils n'avaient rien à perdre, qu'ils préféraient mourir en essayant de s'échapper plutôt que de vivre cette vie inhumaine. Ils préparèrent leur évasion jusqu'au moindre détail. Tout était millimétré à la

seconde près, même si tout reposait sur énormément de chance. Ce qu'ils étaient en mesure de prévoir, ils le prévoyaient.

Le fameux soir arriva. Déborah était fébrile. Tous les instants qui allaient suivre étaient tellement cruciaux. Elle devait partir de son logement après la quatrième ronde en rampant pour atteindre le bâtiment le plus au nord, là où les surveillants étaient déjà passés trois fois ce soir. Son frère devait la rejoindre à cet endroit, mais ce qu'il devait faire pour y parvenir était bien plus risqué et long. Il était, si tout se passait comme prévu déjà parti et essayait de se faufiler entre la deuxième et la troisième ronde qui passaient à trois minutes d'intervalle. Malgré la peur, l'angoisse, Déborah arriva la première au rendez-vous. Elle se mit alors à espérer que la silhouette de son frère arrive. Elle attendit, il devait déjà être là. Son cœur battait si fort, pourquoi n'était-ce pas le cas ?

Elle entendit des coups de feu, elle en entendait souvent, mais à ce moment précis ils lui firent perdre espoir. Elle ne pleura pas. La survie lui avait appris à le faire dans son cœur et elle fit ce qu'ils avaient planifié si l'un d'eux n'arrivait pas. Elle se leva d'un pas inaudible et marcha vers une petite pierre. Sous ce banal caillou se trouvait un petit couteau, qu'elle avait ingénieusement subtilisé à un officier. Il devait lui permettre de couper le grillage qui se trouvait à quelques mètres. En reconnaissance, elle et son frère avaient déterminé que c'était le plus vieux grillage donc le plus fragile. Mais seule, elle n'était plus sûre de rien. Ses actions s'enchaînaient, précises, courageuses, intelligentes sans qu'elle n'y pense. Elle imaginait le pire, tout son corps tremblait à l'exception de ses mains qui détruisaient petit à petit le grillage. Bientôt le trou serait assez grand, mais elle savait aussi que bientôt la garde repasserait, si bien qu'elle faillit repartir. Puis elle pensa à son frère. Ils n'avaient pas fait tout cela pour rien, elle devait continuer, sans avoir peur, elle n'en pouvait plus d'avoir peur. Soudain, une silhouette apparut, un homme courait, l'espoir revint, mais ce n'était pas son frère, quand elle comprit qu'il s'agissait d'un SS, tout devint noir, elle s'évanouit.

Il était terrorisé, Henri venait de faire ce qu'il voulait faire depuis des mois, aider, sauver, changer de camp ou plutôt revenir dans le camp dont il avait toujours fait partie. Quand il avait vu ce jeune juif se faire battre par deux officiers allemands, il n'avait pas réfléchi, il avait tiré, deux balles parfaitement visées, tous deux étaient morts sur le coup. Puis il s'était accroupi à côté de cet enfant presque adulte, il avait tiré trop tard, cet innocent allait mourir. Il l'entendit murmurer des phrases en yiddish, mais il ne comprenait rien. Ce qu'il venait de faire signait son

arrêt de mort, il fallait fuir, mais où ? Tout à coup, le jeune juif commença à lui parler en bon allemand. Il lui expliqua, avec ses dernières forces, que sa sœur se trouvait tout au nord du camp, qu'elle l'attendait pour tenter une évasion, et lui fit promettre de la sauver et de la protéger. Le visage de l'Allemand, en entendant le mot évasion, s'éclaira. Il sauta sur ses jambes et se mit à courir. Arrivé sur les lieux, il trouva Déborah inconsciente, le trou dans le grillage et honora sa promesse. Il la fit passer par le trou, puis se faufila à son tour. Il la prit sur ses épaules et se remit à courir. Il courut pendant des heures, sans savoir où il allait, certain d'être suivi, avec quelqu'un sur ses traces. Son corps était à bout et sans qu'il puisse en décider, ses jambes le lâchèrent, il tomba et sa passagère, toujours inconsciente, glissa sur le sol.

Quand elle revint à elle, Déborah fut complètement déboussolée et avant qu'elle puisse faire quoi que ce soit, le jeune Allemand lui expliqua les événements de la nuit précédente. D'abord, elle ne le crut pas, puis au fil du récit et surtout lorsqu'il mentionna les dernières paroles de son frère, son cœur refusa de penser que ce soldat qui ne devait pas avoir plus de vingt ans, bien qu'il soit allemand, lui mente. Sur un point, le fait qu'il mente lui aurait évité une souffrance immense ; la mort de son frère. Mais il lui fallait encore une fois accepter qu'elle ne pouvait rien changer au passé.

Henri lui raconta aussi son histoire. Il avait été engagé dans l'armée nazie contre son gré. Élevé par une famille chrétienne, on lui avait appris l'amour, la paix, la bienveillance, des valeurs qui disparaissaient de plus en plus en Allemagne. À l'école, on lui avait répété des centaines de fois que les juifs étaient d'horribles êtres pas même humains et il était un des rares écoliers qui n'y avait jamais cru, car il avait appris à faire la différence entre la fiction et la réalité. Durant son adolescence, il avait dû participer à des camps de la jeunesse hitlérienne où on lui apprenait qu'il faisait partie d'une race supérieure à toutes les autres. Son orgueil voulait peut-être y croire, mais il savait au fond de lui que l'égalité des races existait, qu'en vérité personne ne pouvait s'estimer supérieur à son prochain. Il avait néanmoins dû cacher ses opinions, feindre la haine, le dégoût, l'envie d'exterminer les juifs tout en gardant dans son cœur ce sentiment affreux de ne pas être la personne qu'on est vraiment.

Maintenant, il était là avec cette jeune juive, ne connaissant rien d'elle, il lui racontait tout de lui. À mesure qu'il parlait, son interlocutrice paraissait apaisée, plus sereine. Elle était en train de réaliser que la liberté dont elle avait tant rêvé

était maintenant réelle. Elle décida de faire confiance à Henri. Quand il eut fini, elle lui parla d'elle, de sa vie, de sa famille, de ce qu'elle avait enduré dans ce terrible camp, de son frère, tellement cher à ses yeux et de leur projet d'évasion.

Après cette longue discussion, ils se rendirent compte que même s'ils avaient réussi à fuir, ils avaient faim, froid, et ils ne savaient pas où ils se trouvaient. Ils se mirent en route, sans trop savoir pourquoi et après quelques minutes ils aperçurent une ferme. S'ils n'avaient pas été aussi fatigués et affamés, ils n'auraient jamais osé frapper à la porte de cette maison, car ils auraient pu être dénoncés et renvoyés d'où ils venaient, mais à bout de force et sans beaucoup réfléchir, ils le firent.

Une vieille femme ouvrit. Son visage faisait sentir, sans qu'elle n'ait besoin de le dire, qu'on était les bienvenus, qu'elle voulait notre bonheur, presque qu'autant que si c'était notre grand-maman ! Elle les fit rentrer et tout naturellement leur demanda de quel camp, ils avaient réussi à s'échapper. En entendant cette question, Henri et Déborah se mirent à trembler. Mais devant leur désarroi, elle se mit à leur expliquer qu'elle et son mari faisaient partie de la résistance et qu'on leur envoyait souvent des juifs pour les cacher. Le cœur de Déborah déborda de joie en entendant ces mots. En quelques jours elle fut installée et se cacha dans cette ferme jusqu'à la fin de la guerre. Bien sûr, la crainte de se faire découvrir était très présente, mais elle vécut des mois très heureux dans cette petite ferme de campagne. Henri quant à lui décida de rejoindre la Suisse, car il avait des cousins là-bas. Il ne voulait pas rester chez le couple de résistants, trop honteux d'avoir fait partie de l'armée nazie, bien malgré lui. Il quitta Déborah avec regret en pensant qu'il ne la reverrait certainement jamais.

Chacun de leur côté, ils fêtèrent la fin de la guerre. Déborah voulut tout d'abord retrouver sa mère et sa sœur. À seize ans elle parcourut toute l'Allemagne et après un an de recherches, c'est sa petite sœur Anya qu'elle put enfin serrer dans ses bras. Elle apprit par elle que leur mère était morte du typhus peu après la fin de la guerre et raconta en détail son évasion à Anya, lui apprenant la mort de leur frère. Enfin libres, les conséquences de la guerre les rattrapaient toujours. Mais toutes deux, pleines de courage, avec une soif de rattraper le temps perdu, parvinrent à apprendre un métier, à se faire une place dans ce monde qui avait voulu leur fin. Anya devint médecin et à vingt et un ans, Déborah optint une place de journaliste dans un des plus grands journaux du pays. Le journalisme l'avait toujours intéressée, mais une raison secrète l'avait poussée à en faire son

métier : elle voulait remercier Henri. Lors du bref moment qu'ils avaient passé ensemble, elle n'avait pas pu le faire correctement et voulait de son cœur lui dire à quel point elle lui était reconnaissante. Bien qu'elle ne connaisse que son nom, elle fut tenace et finit par le retrouver deux ans plus tard tandis qu'il voyageait au Canada. Leurs retrouvailles furent inoubliables, et sont dans la mémoire de Déborah un des plus beaux souvenirs de sa vie. Les liens qui les unissaient étaient très forts, mais tous deux pensaient d'abord qu'il s'agissait simplement d'une amitié profonde issue des moments terribles qu'ils avaient traversés.

Après cet événement, ils se revirent souvent et à chaque rencontre, Henri admirait de plus en plus Déborah pour sa force de caractère, son regard profond, trop bleu pour que l'on comprenne ce qu'il voulait dire, son sourire franc, son rire vrai, ses cheveux foncés, fous, qui ne respectaient jamais la coiffure qu'elle faisait. C'est peut-être pour les discipliner qu'il demanda sa main et peut-être parce qu'elle ne pouvait plus se passer de son humour qu'elle accepta. Mais le plus vraisemblable est qu'ils étaient devenus un peu trop amoureux l'un de l'autre pour rester chacun chez soi. Ensemble, ils parcoururent le monde, vécurent le plus souvent heureux et eurent deux enfants pas parfaits.

Tous les souvenirs qu'ils créèrent devinrent une partie de ce pays premier, de cette mémoire d'une vieille dame qui, après la mort de son très vieux, toujours très bel amoureux, y replongeait souvent pour les préserver, ils étaient sa source de vie. Elle ne désirait rien de plus, son cœur, sa mémoire lui suffisait. Elle avait vécu sa vie en l'écrivant en elle et de cette histoire elle était reine.